III.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Il ne faut pas croire que l'homme ne manifeste de pareilles dispositions que dans l'âge mûr, et lorsque les différentes circonstances offertes par la société auront déjà pu modifier sa nature. Ces dispositions sont tellement inhérentes à l'homme qu'elles ont passé jusque dans sa constitution; la physiologie nous les montre tout aussi visibles dans l'enfant. N'est-il pas effrayant d'entendre dire à cette science, que plus l'homme a de force et de vie, plus il est porté à mal faire, et que dès l'enfance il préfère le mal au bien (1).

N'est-ce pas ce malheureux état de l'homme qui arrachât ce cri de Platon, dans un mouvement de génie et de tristesse sublime : « Eh ! ne suis-je donc que le débris de moi-

(1) « L'enfant, a dit un grand physiologiste de nos jours, préfère le mal au bien parce qu'il satisfait davantage sa vanité. C'est pour cela qu'on le voit si souvent se complaire à briser les objets inanimés ; il y trouve la double jouissance de voir céder une résistance, et d'exciter le courroux des personnes raisonnables ; ce qui lui semble une victoire dont il jouit délicieusement après s'être soustrait par la fuite au châtement mérité. C'est d'après le même principe d'action, qu'il se délecte dans la torture des animaux ; il savourerait avec le même délice celle des individus de son espèce, s'il n'était retenu par la crainte. La compassion le retient bien encore quelquefois, il exercera bien ses facultés dominantes pour protéger un enfant plus faible que lui, mais qu'il tourmentera l'instant d'après. Je sais que tous les impubères n'ont pas le même cachet de dépravation ; mais la grande majorité est telle que je viens de la dépeindre, et plus les jeunes garçons sont vigoureux, et sentent vivement le besoin de dépenser leurs forces, plus ils sont portés à mal faire. » BROUSSET, *De l'Irritation et de la Folie*, page 101.